

*arenous* ; la ligne inférieure montre le mot latin *Nazarionus*, et les deux premières lettres du mot *Rea*. Une particularité remarquable consiste en ce que les deux inscriptions grecque et latine sont inscrites de droite à gauche, ou, comme on dit vulgairement, à rebours ; mais l'explication de ce fait est facile. Cela vient de ce qu'en hébreu, telle est la manière d'écrire, et telle devait être naturellement la première inscription. Or, on aura voulu faire correspondre les inscriptions inférieures, mot pour mot, à celle qui les surmontait.

*De la sainte couronne d'épines.*—Il est certain que cette couronne ne fut pas trouvée par sainte Hélène avec la croix et les clous ; car aucun auteur ne fait mention d'une telle découverte, et le silence général sur un fait de cette importance serait inexplicable. Ceci est d'ailleurs facile à concevoir. D'abord, il n'est nullement certain que la couronne d'épines soit restée sur la tête de Jésus-Christ pendant le crucifiement, ni pendant la marche au Calvaire ; et en supposant que cela eût eu lieu, il n'est pas douteux que ceux qui descendirent de la croix le corps du Sauveur pour le mettre au tombeau, n'eussent pris possession de cet objet sacré, pour le conserver et le transmettre aux adorateurs de Jésus-Christ. Cette transmission de main en main est tellement dans la nature des choses qu'elle ne saurait faire le moindre doute ; et il est véritablement impossible que la sainte couronne n'ait pas été conservée ainsi par une succession de dépositaires importants, jusqu'à l'époque où le trésor impérial de Constantinople absorba toutes les saintes reliques. En 409, saint Paulin parle de la couronne d'épines comme d'un de ces précieux objets que possédaient les chrétiens ; et à partir de cette époque, tous les témoignages la supposent unanimement dans les trésors des souverains de Byzance. Or, c'est de là qu'elle est venue, comme le savent tous nos lecteurs, dans les mains de saint Louis, à qui elle fut donnée par l'empereur latin Beaudouin II. L'authenticité de la relique, depuis cette époque, n'a été contestée par personne ; mais on soutiendra peut-être que l'objet donné à saint Louis par l'empereur latin, n'était pas la vraie couronne d'épines, que celle-ci aura pu être soustraite et cachée par les Grecs, lors de la prise de Constantinople par les croisés, et qu'ils auront substitué à la sainte relique quelque fausse couronne dont se seront contentés les Latins, qui ne co naissaient pas l'autre. Cette supposition était soutenable dans l'origine de la conquête ; mais dans ce cas, les empereurs grecs qui avaient établi leur séjour à Nicée, et ceux surtout qui reconquirent Constantinople sur les Latins, n'auraient pas manqué de proclamer l'erreur des chrétiens occidentaux, et de se prévaloir de la possession de la sainte couronne. Or, rien de pareil n'a eu lieu ; aucun d'eux n'a contesté la présence de la vénérable relique à Paris ; et postérieurement, aucune réclamation n'a été faite par les Grecs, si jaloux des Latins, et qui, grâce à l'intrigue et à la violence, ont fini par se rendre maîtres de l'église du Saint-Sépulchre. Donc l'authenticité de la couronne de la Sainte-Chapelle ne saurait souffrir le doute.

En 1793, la sainte couronne fut tirée de son reliquaire. On la rompit, par un motif quelconque, en trois parties à peu près égales, qui furent portées, avec les autres reliques de la Sainte-Chapelle à la commission des arts, puis à la bibliothèque nationale, où elle demeura confiée aux soins de l'abbé Barthélemy, l'auteur de *Anacharsis*. Elle y resta jusqu'en 1804 ; alors, sur la demande du cardinal de Bellay, archevêque de Paris, elle fut restituée à la cathédrale, après que ses débris eurent été reconnus par plusieurs ecclésiastiques qui l'avaient vue autrefois et en avaient conservé des souvenirs fort précis.

Après avoir rattaché les débris de la sainte couronne, on l'enferma dans un tube circulaire de cristal où on la voit encore aujourd'hui. La forme qu'elle présente lui a été donnée lorsqu'on l'enferma dans ce reliquaire ; car auparavant elle avait celle d'une couronne pour ainsi dire royale, fermée à sa partie supérieure et formant une sorte de bonnet, tandis qu'elle est maintenant façonnée en bandeau. Au principal reliquaire se trouve annexé un petit vase de verre cylindrique de 4 pouces 5 lignes de longueur, contenant un débris assez considérable de la couronne, que s'était réservé l'abbé Barthélemy. Du reste, quelques précautions qu'on prit lors de l'insertion de la couronne dans son tube de cristal, en 1804, on ne put empêcher qu'il ne s'en détachât beaucoup de parcelles, qui furent distribuées aux ecclésiastiques présents, parmi lesquels se trouvait le cardinal Spina, archevêque de Gènes.

Lorsque l'on considère de près cette vénérable relique, on est surpris d'abord de ne pas la trouver conforme à l'idée qu'on se fait d'une couronne d'épines. On n'y voit qu'un faisceau de jonc ou de genêt très fin, sans aucune épine, et sans rien qui fût reconnaître que des épines en aient été détachées. Ce fait a une explication fort

naturelle que nous allons dire ; mais remarquons en passant qu'il est bien contraire à toute idée de supposition ; car si l'on avait fabriqué une fausse relique, on aurait eu soin de la pourvoir d'épines et de la composer d'une substance ligneuse. Disons maintenant que l'absence d'épines s'explique fort bien par la distribution nombreuse qui en a été faite. Avant que saint Louis ne reçût la couronne, un grand nombre en avaient déjà été détachées. La cathédrale de Trèves en possède une qui est attachée à un fragment rameux de la couronne d'environ 5 $\frac{1}{2}$  pouces de longueur ; elle passe pour avoir été envoyée par sainte Hélène à cette métropole des Gaules. Il en existe deux fort longues à Rome, dans l'église de Sainte-Croix ; Munich en possède cinq ; Cologne, Venise, Bologne et beaucoup d'autres villes en possédaient aussi. Après l'installation du corps principal de la relique à la Sainte-Chapelle, saint Louis lui-même distribua un certain nombre de ses épines ; il en donna à Bernard, évêque de Puy, aux chapitres de Tolède, de Valence, de Vicence et à plusieurs abbayes. Déjà Philippe-Auguste avait donné à l'abbaye de Saint-Denis une épine qu'il tenait de Beaudouin Ier., et le trésor de cette église montrait "une portion de la sainte couronne" qu'il tenait de Charles-le-Chauve, lequel sans doute en avait hérité de Charlemagne. Enfin, la couronne fut successivement dépouillée de toutes ses épines au profit de diverses églises ; la dernière épine fut enlevée et donnée, en 1656, à la célèbre maison de Port-Royal. Nous devons ajouter que la plupart des églises en ont été dépouillées lors de l'irruption des Vandales de 1793.

Si l'on considère les épines de Trèves, de Munich et quelques autres avec le bois auquel elles sont attachées, on y reconnaît des branches d'un arbrisseau épineux ; et les botanistes s'accordent assez à croire que celui-ci serait le *Nerprun cathartique*, qui abonde d'ailleurs dans les environs de Jérusalem. Mais, en comparant cette matière à celle tout différente de la sainte couronne de Paris, on arrive à une idée assez simple qui fait évanouir toutes les difficultés. Il est vraisemblable que la couronne était composée de deux matières différentes ; il y avait d'une part, quelques branches d'épines rudes, et, de l'autre, une matière flexible destinée à maintenir ces épines, à les lier pour en faire une coiffure qu'on a pu adapter à la tête ; c'était, si l'on veut, une sorte de couronne de paille ou de jonc dans les tresses de laquelle on avait implanté des épines. Ainsi, le jonc aurait formé le corps de la couronne, et l'on en aurait détaché successivement les épines avec les rameaux ligneux que plusieurs églises se flattent de posséder.

*Des clous de la croix.*—On sait que sainte Hélène trouva les clous avec le bois de la croix, mais on ignore s'ils étaient au nombre de quatre ou de trois seulement. Quoi qu'il en soit, elle attacha un de ces clous au casque de Constantin, d'un autre elle fit un frein à son cheval ; enfin, selon saint Jérôme, un troisième aurait été jeté par cette princesse dans la mer Adriatique, pour apaiser les tempêtes fréquentes qui régnaient alors sur ce golfe. Or, il n'est pas probable que la pieuse impératrice ait consenti à se priver d'une relique si précieuse, et il est permis de croire qu'elle se contenta de faire plonger le clou dans la mer, et l'en retira ensuite. Quant aux deux autres, il est possible et assez probable qu'on ne les employa qu'à l'état fragmentaire aux usages indiqués ci-dessus ; et rien n'empêcha de retrouver plus tard le corps des trois ou quatre clous de la passion à Constantinople et à Rome. Or, voici ce qu'on sait maintenant de l'état de ces reliques.

Il existe à Rome, dans l'église de Sainte-Croix, un clou tronqué qu'on suppose donné par sainte Hélène. Il y manque la pointe ; et c'est ce morceau qu'on croit avoir été attaché au casque ou diadème de Constantin, d'où serait venue la célèbre couronne de fer des rois d'Italie. On appelle ainsi une couronne d'or doublée à l'intérieur d'une lame de fer étroite et très mince, forgée en tout ou en partie avec un fragment de l'un des clous de la passion.

Un second clou existe dans le trésor de la cathédrale de Paris. Il vient de l'abbaye de Saint-Denis, à qui il fut donné par Charles-le-Chauve ; ce monarque l'avait tiré du trésor d'Aix-la-Chapelle, où l'avait déposé Charlemagne, qui l'avait reçu du patriarche de Jérusalem. Il a une longueur de 3 pouces 3 lignes ; sa tête est échancrée, et il manque quelque chose à la pointe ; il est d'ailleurs fortement oxidé dans toute sa longueur. Une particularité qui lui donne un intérêt spécial, c'est la présence d'une parcelle de bois qui s'est attachée à ce clou, sans doute lorsqu'on le retira de la croix ; ce bois, examiné à la loupe, se rapporte à celui du morceau de la Sainte-Chapelle.

Notre cathédrale possède encore la pointe d'un autre clou qui provient de la princesse Palatine. Ce fragment n'a que 8 $\frac{1}{2}$  pouces de